

JEAN BELLO

La porte entrouverte

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

La porte
entrouverte

Du même auteur

Exil en la demeure, Montréal, Les Éditions Sémaphore, 2016.

JEAN BELLO

La porte entrouverte

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec), H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Graphisme de la couverture : Christine Houde
Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-44-0

Dépôt légal : 4^e trimestre 2017

© Les Éditions Sémaphore et Jean Bello
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

Récit traduit de l'italien,
adapté et effrontément retouché
sans crainte ni remords,
mais avec respect et fidélité

*I peccati dell'amorre
sono segreti
impossibili a confessare.*
Amalia R.

*Les péchés de l'amour
sont des secrets
impossibles à confesser.*

Lundi 9 septembre 1957

Certains jours apparaissent exceptionnels; à observer ce qui se passe, on a l'impression de se trouver dans une gare de triage tant on découvre de correspondances entre des événements qui nous concernent. Les éléments concordent et se répondent jusqu'à marquer à l'encre rouge un carrefour. Avec le départ de la Baronessa, la disparition de Caperina, le silence du Muet et ma décision de passer aux aveux, ce lundi est à l'évidence un de ces jours charnières, une date que je ne risque pas d'oublier. Je commence ici la relation d'événements qui s'accumulent depuis l'automne dernier, alors même qu'ils arrivent à un goulot d'étranglement, alors même que l'aventure approche de sa fin, alors que même les astres s'en mêlent.

L'occasion d'amasser les morceaux de mon histoire et d'essayer de les coudre ensemble, bien qu'il manque encore quelques festons à l'ouvrage, est d'autant plus souhaitable que je ne peux ignorer les signes occultes favorables à l'entreprise : nous sommes le jour de la dernière pleine lune de l'été, celle des moissons, la *Luna rossa*. À Naples, elle inspire des chansons mélancoliques, elle est synonyme de désordre et de tristesse. Ici, dans l'arrière-pays, elle provoque un changement d'humeur chez les gens et une vive excitation chez les animaux. On sent la fébrilité dans l'air. Cette nuit, les loups vont nous faire un concert de haut niveau sur la montagne, on peut parier là-dessus.

Une pleine lune, un lundi, qui est le jour de la semaine associé à notre satellite, le neuf du neuvième mois : voilà une coïncidence plus que rare, unique!

Le chiffre neuf, symbole de renouvellement, présage un commencement positif : ça ne peut pas mieux tomber pour ce que j'ai résolu d'entreprendre : tout mettre sur papier. On verra où tout ça mènera. Puis je brûlerai mes feuillets, ou bien je les jetterai dans la grotte du Trabucco où tout ce qui tombe est censé descendre, sinon jusqu'en

Enfer, au moins dans ses faubourgs. En quelque sorte, l'encre qui noircira ces pages me lavera de leur contenu ; elles seront les traces d'une hygiène mentale qu'on pourra, dès lors, comparer au contenu d'un pot de chambre. Or, la bonne éducation veut qu'on recouvre pudiquement nos résidus d'un linge pour traverser la maison, avant de s'en débarrasser aux cabinets. C'est pourquoi je cacherais ces écrits avant de les faire disparaître. Personne n'en aura connaissance.

Ce soir, j'entreprends donc une neuvaine particulière, une sorte de grande dévotion profane qui aura le mérite d'un acte de contrition ; une neuvaine qui va durer plus que neuf jours. Neuf semaines, ou neuf mois, qui sait ? Peut-être neuf cent quatre-vingt-dix-neuf jours ? En tout cas, une période de temps qui va s'apparenter à une longue pénitence pour moi.

Comme dit l'oncle Pietro, qui prétend avoir lu des livres de ces écrivains russes à longue barbe : « On s'impose toujours des châtiments à la mesure de ses crimes. » L'exercice sera laborieux, quoique je sache aligner convenablement les mots sur du papier. Je ne prétends pas connaître la grande littérature, mais j'ai lu bien plus que la moyenne des gens d'ici, et pas seulement des photos-romans ou des récits à l'eau de rose. En tout cas, j'aurais pu faire une excellente maîtresse d'école si j'avais eu la patience de supporter les enfants.

Chose certaine, la symbolique numérique de l'année me conforte grandement dans mon entreprise : $1 + 9 + 5 + 7 = 22$; $2 + 2 = 4$. Le quatre signifie persévérance et atteinte des objectifs. Avec la lune nouvelle dans deux semaines qui tombe précisément à l'équinoxe d'automne, signe d'une période d'intense gestation, les augures sont favorables et les astres alignés, même si la journée s'est tricotée de travers.

Ce matin, je me suis réveillée écrasée par le poids d'un terrible présage. Le départ de la Baronessa m'avait déstabilisée et rendue mélancolique, mais c'est autre chose, une intuition imprécise et menaçante,

qui me maintenait collée à mon matelas. J'ignore où j'ai trouvé la force pour me lever.

De toute la matinée, je ne suis arrivée à rien de bon. J'avais cinq pouces dans chaque main. J'ai passé plus d'une heure à rager sur l'ourlet de la robe de la Meunière. Et je vais devoir recommencer. J'étais si tendue que j'en avais des bourdonnements. J'ai tout fait pour me calmer, mais avec l'ambiance dans la maison, adieu sérénité ! Les tiraillements et les bouderies ont repris entre maman et Matilde comme aux pires moments de l'hiver dernier. Matilde, qui doit accoucher dans une semaine ou deux, passe par des montagnes russes d'humeurs, et maman, plus ombrageuse que jamais, nous rejoue sa tragédie navrante de *mater dolorosa*. Sans compter cette idiote de Caperina enfuie en montagne après avoir renversé Angioletto. Surtout, je préfère ne pas penser aux conséquences des actes de la Baronessa, qui ne risque pas moins que les flammes de l'Enfer... Où j'ai des chances de la rejoindre.

C'est saisissant... Comment avons-nous pu en arriver là ? Comment avons-nous pu nous perdre dans des égarements qu'on retrouve dans des romans sulfureux et qu'on imagine chez les riches bourgeois oisifs des villes du Nord et non dans un village de montagne somnolent du sud où tout le monde se connaît et se surveille ?

Dans l'après-midi, Agata et Giselda sont venues prendre le café, et je comptais sur elles pour modifier l'ambiance soucieuse où j'étais plongée. En leur compagnie, il est toujours plus facile de rire que de pleurer, mais leur papotage, au lieu de me distraire, m'a laissée plutôt distraite et crispée. Et comme il fallait s'y attendre, mes amies n'ont pas manqué de souligner mon « petit air préoccupé » avec une insistance railleuse.

— Un *bicchierino* ne serait pas malvenu, a proposé Agata. Et toi, ça te détendrait un peu, Ama', parce que franchement, telle que je te vois, c'est plus agréable de se coller à un hérisson que de se frotter à toi. Surtout que tu ne nous dis pas pour quelle raison tu as les bretelles remontées jusqu'au menton de la sorte.

Agata prend rarement des chemins de traverse pour dire ce qu'elle pense. En même temps, sa proposition n'était pas innocente : je connais son penchant pour les petits alcools, en particulier un *nocello* préparé par Giovanni le Maçon. Mais elle ne cracherait pas sur mon mélange maison de grappa et de sambuca qui « fait passer le café mieux que de l'eau bénite » selon ses dires.

Je me suis levée pour aller chercher la liqueur et, voyant que Giselda avait déjà englouti plus de la moitié d'une page de la *Domenica del Corriere*, je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque :

— Gisè', par pitié, arrête de manger ce journal, tu vas te rendre malade. C'est fou, cette manie ! Il y a de l'encre dans ce papier et, à la quantité que tu avales, tu vas finir par avoir un estomac de pieuvre.

— *Uffà!* Ce que tu peux être à pic aujourd'hui ! Mais ne t'en fais pas. Par petits morceaux, ça se digère mieux qu'une *zuppa inglese*. Et puis, c'est de ta faute, Ama' : à te voir ainsi agitée, ça me rend nerveuse, alors moi, il faut que je grignote. Mais c'est bon, j'arrête, là. Va, va chercher ta liqueur ; il n'y a rien de meilleur pour digérer encre, papier et noires pensées.

En passant dans l'antichambre, dont les fenêtres étaient grandes ouvertes, j'ai entendu quelqu'un appeler de la rue : « Olà, Signorin' Amalia ! » J'ai reconnu la voix du vieux don Matteo.

Sortie sur le balcon, je me suis changée en statue de sel en voyant se confirmer d'un coup le pressentiment qui m'avait tenue sous tension toute la matinée. En bas, le corps de Caperina était couché sur le dos de la mule du garde forestier, sa belle tête blanche branlant dans le vide.

Don Matteo a dit quelque chose que j'ai été incapable de comprendre. Je n'arrivais ni à bouger ni à penser. Giselda et Agata ont dû me traîner à l'intérieur et m'ont fait asseoir. Une m'a tendu un verre d'eau, l'autre a couru chercher une compresse humide. Le sang a progressivement cessé de bourdonner dans mes oreilles. J'ai entendu le commentaire de Giselda :

— Là, là... Elle reprend des couleurs. *Uffà!* Ama', quelle frousse tu nous as donnée!

J'ai bredouillé :

— Caperina... morte...

— Eh oui, la pauvre, a fait Agata. Elle s'est cassé le cou. Don Matteo l'a trouvée près du torrent du côté de l'Acquarescia. Mais ce n'est pas une raison pour te mettre dans un pareil état. Tu es trop émotive, ma pauvre Amalia. Un moment, j'ai cru que tu allais basculer par-dessus la rampe du balcon.

Après être repassée un court moment sur le balcon, Giselda est revenue en demandant :

— Don Matteo voudrait savoir ce qu'il doit faire de la dépouille. Il attend toujours devant la porte.

— Je ne sais pas, Gisè'... Dis-lui de l'emmener chez le Muet, à Castello. Lui, il saura s'en charger. Ah, ma petite Caperina, je n'arrive pas à croire qu'elle...

— *Basta!* Ama', arrête ça immédiatement, m'a réprimandée Agata. Tu ne vas pas nous refaire une syncope. Je ne dis pas que ce n'est pas triste, mais enfin, c'est juste une chèvre. Et qui plus est, elle ne donnait pas encore de lait.

Qu'Agata parle ainsi était un soulagement et un réconfort. Elle qui a l'habitude de mettre son long nez dans les affaires de tout le monde et qui se trouve plus que n'importe qui proche de mes jupes, elle confirmait avec son commentaire qu'elle ne savait rien de ce qui s'était passé avec Caperina. Et que, grâce à Dieu, elle ne se doutait pas plus du reste de l'histoire. Agata, je l'adore, ce n'est pas le problème, mais elle est un véritable panier percé, alors il vaut mieux qu'elle ignore certaines choses s'il faut préserver des secrets compromettants dans ce village de gobe-mouches. Ici, tous se plaisent à chercher des poux sur la tête de n'importe qui, et les cachotteries les plus intimes finissent par être étalées comme des culottes sales sur la place publique. Il n'y a qu'à penser à

cette intrigante de Clara Rampona. Le Ciel nous préserve! Si elle venait à connaître le théâtre dont j'ai été témoin, à se douter des actions honteuses dont j'ai été la protagoniste consentante... la gueuse, elle serait enchantée de lancer tout un potin à côté duquel les trompettes de Jéricho ressembleraient à des chuchotements. Ça causerait un raz-de-marée dans les esprits. Certaines folies ne s'expliquent pas, surtout ici, où déjà le moindre pet qui circule est jugé avec des sourires aux dents pointues. Je perdrais définitivement la face et, par la même occasion, une partie de ma clientèle à la faveur et à la satisfaction de cette vipère de Clara. Ça serait le bouquet! Cette dinde prétentieuse serait trop heureuse de m'enfoncer pour faire oublier les bruits qui circulent sur son affaire scandaleuse avec l'archiprêtre. Des sueurs m'en viennent rien que d'y penser! Il ne me resterait plus qu'à me cacher et raser les murs. Mais plus grave encore : quel sort réserverait-on à notre insouciant Baronessa si l'histoire complète venait à se savoir? Comment survivrait-elle au scandale que ça provoquerait et dont l'écho, on peut en être certain, la suivrait jusqu'au Canada grâce à de généreux et désintéressés délateurs? Et Angioletto, ne risquerait-il pas d'être pris à partie lui aussi? Bien sûr que oui : on trouverait là un prétexte en or pour se débarrasser de cet encombrant personnage muet dont les pratiques byzantines inquiètent certains, même si elles profitent à beaucoup.

Du calme, Amalia! Il faut que j'arrête de remuer cette soupe en pensant toujours qu'elle pourrait déborder; je dois me libérer de cette histoire troublante, évaluer mes responsabilités et trouver l'absolution à mes péchés. Mais pour ça, je ne me vois surtout pas aller me confesser. Il serait stupide d'aller déballer mon affaire au curé, lui qui a un caractère imprévisible, une conception bien relative de la confidentialité du confessionnal et des entrées exclusives chez cette poseuse de Clara Rampona. Non. Parmi les personnes de confiance, Peppino serait probablement le seul assez ouvert d'esprit pour comprendre, assez raffiné

pour ne pas juger et discret pour garder le secret. Mais encore là, j'aurais trop honte.

Ce n'est qu'au moment où j'étais prostrée devant Agata et Giselda que coucher cette histoire sur du papier m'est apparue comme une véritable illumination de Pentecôte.

Bene, me suis-je dit, je vais retrouver l'apparence de dignité qui me caractérise, et donner le change à mes amies. *Avanti*, Amalia ! Personne ne doit jamais rien pressentir de ta vergogne ; on doit continuer à t'estimer noble et au-dessus de tout soupçon.

— Ça va mieux, les filles. C'est sûr que j'ai eu un choc. Je ne m'attendais tellement pas à la mort de Caperina... Mais là, fini de me lamenter et de me prendre la tête. Aga', descends au rez-de-chaussée : dans la crédence du cellier, tu vas trouver la bouteille de mon mélange de liqueur. Toi, Gisè', va nous chercher des verres. On va trinquer pour clore l'incident. Oublier tout ça...

Oublier de parler des zones d'ombre ; taire que le désespoir est un sentiment qui atteint même les âmes innocentes ; ne pas mentionner que la petite Caperina s'est tout bonnement suicidée à la suite d'une peine d'amour.

Ce genre de sentiment de la part d'un animal apparaît si improbable que, de toute façon, personne ne voudrait le croire. Il n'y a pas si longtemps, moi-même je n'aurais pas manqué de voir une telle assertion comme une insulte à mon intelligence.

*

Demain, c'est la Sainte-Pulcheria. J'ai toujours détesté cette journée au calendrier, entre autres raisons parce que le nom de cette sainte byzantine ressemble trop au mot *porcheria*¹, mais surtout pour avoir constaté que ce jour-là, il n'est pas rare qu'une tuile tombe ou qu'une peau de banane se trouve sous nos pas : ça va de l'aiguille qui casse au pied qui se tord, et à n'importe quoi qui tourne en eau de boudin.

1. NDT : « Cochonnerie ».

J'avais d'abord pensé aller à Benevento acheter des étoffes et réserver mes catalogues de modèles pour l'an prochain. Il est certain que ça me ferait du bien de m'éloigner d'ici et d'emmener le petit Mattia : on irait nous promener dans le quartier lombard, manger un *gelato* et, avec ses questions d'enfant curieux, il me ferait oublier mes soucis. Mais sans être excessivement superstitieuse, il convient de rester prudente ; je vais donc reporter ce voyage à une autre fois : à la Sainte-Pulcheria, l'autocar serait capable de plonger dans un précipice, d'autant plus que l'effet de la pleine lune sera encore perceptible. Je mettrai la journée de demain à profit pour avancer mon projet. Ainsi, le pire qui pourra m'arriver, c'est de renverser l'encrier où je trempe ma plume.

Un présent inattendu

Sans qu'on le demande ou qu'on s'y attende, Caperina est venue en cadeau de courtoisie l'an dernier. Mariannina, la benjamine de don Pasquale Torrini, qui a sa ferme aux Filette, s'est présentée avec la petite chèvre blanche au bout d'une corde un après-midi de septembre. Or la première chose que l'animal a cru bon de faire, c'était de s'échapper au milieu de notre grand vestibule au rez-de-chaussée. Le plancher est en béton et des crottes sèches de chèvre ne causent là nul véritable désagrément, cependant ma future belle-sœur a été si troublée par l'incident qu'il m'a fallu bien des efforts pour la faire se sentir à l'aise.

Mariannina entrait dans notre famille par la petite porte arrière puisqu'elle allait épouser Mimi Tolla. Comme la future épouse du frère du mari de ma sœur se doit d'être traitée en proche parente, je m'étais engagée à coudre sa robe de mariée, et Mariannina venait pour la première fois à la maison avec ce présent de bonne entente qui me semblait autant approprié que des pantoufles à un cul-de-jatte. Qu'est-ce que je pouvais bien faire d'une chèvre ? Peut-être me doutais-je déjà que c'était un cadeau empoisonné ? D'autant plus que sous son petit air innocent et soumis, j'ai tout de suite surpris une lueur perverse dans le regard de la chevrette, quelque chose de sournois et fourbe. Cette vision fugitive m'a fait plus peur qu'une queue de diable dépassant de la soutane d'un prêtre. J'ai immédiatement pris la biquette en grippe. Je n'ai voulu ni l'approcher ni la toucher. Mais pour éviter d'offenser Mariannina, encore embarrassée par le petit dommage sur le plancher, et donc empêcher que la relation avec elle ne commence sur du sable mouvant, je me suis fait un devoir de montrer un contentement d'Enfant-Jésus recevant l'offrande d'un Roi mage. Mariannina n'avait aucune intention de barguigner ; son cadeau ne venait pas en acompte, et elle m'assura qu'elle paierait tout comme il se doit, le tissu et le travail pour sa robe. C'est une jeune femme de bonne éducation, quoi

qu'elle ait toujours vécu sur une ferme ; une fille conciliante qui m'est apparue dès l'abord d'une appréciable gentillesse, même si elle épouse Mimi, qui a toujours été un véritable sacripant. Mais comme on dit : les contraires s'attirent et se complètent.

Que Mimi se marie, personne ne pourra y trouver à redire. Au contraire, ce sera un soulagement pour bien des gens qui espèrent que la chose lui mettra un peu de plomb dans la cervelle. Souhaitons seulement que la brave Mariannina ait la patience de supporter les farces pas toujours de bon goût de mon indis discipliné beau-frère. Jusqu'à maintenant, il s'est comporté en véritable mécréant avec sa petite bande de bons à rien.

Quand Mariannina fut partie, Agata se pointa à son tour. Fouine comme elle est, elle ne pouvait pas manquer de venir satisfaire sa curiosité et mettre son grain de sel dans la soupe de tout un chacun débarquant à la maison.

— Alors, dis-moi, Ama', quelle impression t'a faite cette Mariannina ? Elle a quatre ou cinq ans de moins que moi. Elle commençait l'école alors que moi je l'avais finie, en quatrième. Je me souviens vaguement d'une fillette avec des tresses, gentille et timide. Mais ça fait déjà, oh là là, déjà une bonne quinzaine d'années, c'était pendant la guerre. Depuis, on ne l'a pas beaucoup vue au village. Tout ce qui m'est resté, c'est qu'elle avait un nom de friandise : Torrone².

— Torrini, Aga' ! Et c'est une jeune et belle femme, tout à fait accommodante.

— Ah, ça, j'imagine bien. Après tout, ton beau-frère est beau garçon. Dommage que ce soit un brigand fini, un vagabond qui se fiche de tout et qui blasphème autant qu'un charretier colérique.

Agata a une petite dent contre Mimi pour avoir goûté au moins une fois directement à la médecine de sa bande de vauriens. Cachés derrière le muret qui surplombe la Via Dei Giardini où, après l'heure du

2. NDT : « Nougat ».

*pisolino*³, les jeunes filles se promènent en bavardant paisiblement bras dessus bras dessous, les grands garnements s'étaient amusés à lancer des bombes à l'eau. Une de ces vessies avait atterri pile sur la tête d'Agata, qui s'était fait mouiller autant qu'une souris à Venise. Bien entendu, personne n'avait aperçu les auteurs du coup qui avaient pris rapido presto la poudre d'escampette, mais les promeneuses qui ont entendu les rires des fuyards se sont bien douté de l'identité des farceurs.

Agata a bien raison : Mimi est un mécréant. Et si les baffes que sa mère n'a pas manqué de lui donner ne l'ont pas éduqué, je veux espérer que sa femme réussira à le discipliner par sa douceur. En attendant, il fallait que mon présent inopportun libère le plancher. « Pfff! Tu parles d'une offrande! Enfin... », n'ai-je pu m'empêcher de grincer en demandant à mon amie de mener la bestiole à l'étable, où grand-père Jo allait pouvoir s'occuper d'elle.

— Eh, quoi, Ama'? C'est pas mal comme cadeau. Moi, j'aimerais bien. Elle va pouvoir paître à la Civita sans surveillance, et bientôt, elle donnera du lait sans que ça vous coûte rien. Et puis, elle est mimi comme tout, cette chevrette. Avec son petit museau humide, on a tout de suite envie de la mignoter. Est-ce qu'elle a déjà un nom? Allons, Ama', ne me dis pas que ça ne t'intéresse pas.

— Je suis couturière, pas fermière. Jamais on ne me fera approcher cet animal!

Je ne me souviens pas exactement de tout, mais je me rappelle précisément ces paroles, et je sais maintenant qu'on dit parfois des choses qu'on croit sculptées dans le marbre alors qu'elles sont de sable friable.

3. NDT : « Petit somme ». Pause après le déjeuner, variant selon les régions, mais le plus souvent de 13 h 00 à 14 h 00.